

# Edith Brunette et François Lemieux, Aller à, faire avec, passer pareil

Josianne Poirier

Numéro 128, printemps-été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poirier, J. (2021). Compte rendu de [Edith Brunette et François Lemieux, Aller à, faire avec, passer pareil]. *Espace*, (128), 107–108.

## Edith Brunette et François Lemieux, *Aller à, faire avec, passer pareil*

Josianne Poirier

**GALERIE LEONARD & BINA ELLEN**

**MONTRÉAL**

**11 FÉVRIER –**

**27 MARS 2021\***

Comment réconcilier nos manières d'habiter et le monde qui s'écroule sous nos pieds ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que la prémisse de l'exposition *Aller à, faire avec, passer pareil*, dont l'ouverture a été reportée de quatre mois, résonne tristement avec le contexte sanitaire actuel.

Fidèles à leurs habitudes, Edith Brunette et François Lemieux déploient à la Galerie Leonard & Bina Ellen une proposition à multiples facettes. Déjà en 2015, lors de leur précédente collaboration, dans le cadre de l'exposition *Cuts Make the Country Better* présentée au centre d'artistes articule, ils activaient le cube blanc de plusieurs événements axés sur l'échange et la rencontre. Pour *Aller à, faire avec, passer pareil*, le duo et leurs complices amplifient l'exposition proprement dite d'une publication, d'une table ronde, d'une chorégraphie et d'une performance. Malgré les limitations imposées par la pandémie, toutes ces amplifications trouveront à exister sous des formes négociées.

L'exposition s'ouvre sur un cubicule peint d'un vert fluorescent qui sied aux incrustations d'images. Une maquette d'un peu plus d'un mètre carré y reproduit l'espace de la Galerie Leonard & Bina Ellen. Elle repose au sol, entourée de matériaux et d'accessoires divers. La scène suggère qu'un tournage a eu lieu, mais sa teneur nous échappe. J'y reviendrai.

Dans la salle principale, une structure oblongue d'acier flotte dans les airs. Des bouquets de fleurs y sèchent la tête en bas. Sur le sol, des amas de terre, des bols d'aluminium, des étoffes et des morceaux de vaisselle sont disposés sur un linoléum quadrillé, tandis qu'une sélection des mêmes éléments est aussi scellée sous vide dans un grand sac de plastique transparent. Écrites au crayon de plomb, les propriétés bienfaitantes de plantes locales ornent les murs. Il faut se pencher pour les lire, comme si elles constituaient un savoir latent. Un savoir à découvrir pour *faire avec*. Ce premier ensemble d'œuvres se déploie effectivement sous le thème de l'usage et appelle à « nous saisir de ce qui est à portée de main et qui n'a l'air de rien ! ». Deux vidéos complètent l'installation et offrent de précieux indices pour l'interpréter. L'une d'elles montre Brunette et Lemieux sur le terrain, en train de récolter des échantillons de sol, de flore et d'eau. À leurs modestes gestes s'opposent les paysages d'un extractivisme mortifère : mines à ciel ouvert et raffineries. De manière complémentaire, les risques pour le territoire, potentiels ou actualisés, des centrales nucléaires Gentilly-2 (Québec) et Fukushima (Japon) constituent le cœur de la seconde vidéo.

« Plus, flying has become so unpleasant? », peut-on lire dans la complainte, brodée et encadrée de textile recyclé, d'un voyageur pour qui n'existe aucune frontière. Elle se trouve dans l'une des deux salles qui abordent de front le thème de la mobilité contemporaine avec le corpus *Sea Lanes*. Une projection de 27 minutes y documente la traversée de l'Atlantique que les artistes ont effectuée sur un navire de marchandises. Elle met en contraste la fluidité du mouvement des conteneurs d'un continent à l'autre et les corps empêchés de l'équipage philippin qui le prend en charge – travailleuses et travailleurs du Sud global sans qui le mode de vie occidental ne pourrait tenir.



Dans la publication qui accompagne l'exposition, Marisa Berry Méndez traite de ces rapports d'exploitation au travers de l'expérience d'emploi de trois personnes migrantes à Sherbrooke et Montréal. Elle conclut que « [l]e Canada veut la main-d'œuvre bon marché que fournissent ces individus, mais il ne veut pas d'eux<sup>3</sup> ». Pour sa part, lors de la table ronde tenue en ligne le 8 novembre 2020, l'organisateur communautaire et chercheur Rémy-Paulin Twahirwa soulignait que l'immigration, longtemps considérée comme un levier de peuplement du pays, est maintenant perçue essentiellement comme une source de main-d'œuvre. Il exposait de plus la violence des Centres de surveillance de l'immigration, où sont détenus des sans-papiers sans qu'aucun jugement ne les ait formellement condamnés. Lors de cette table ronde, la travailleuse culturelle Nayla Naoufal et la professeure en études autochtones Suzy Basile abordaient également les contraintes structurelles qui démarquent différentes classes d'individus au sein de notre société.

Dès lors, quels gestes l'art peut-il proposer pour soutenir ou préfigurer une déprise de la déferlante capitaliste et pandémique ? Avec *Le Fil des jours*, la chorégraphe Catherine Lavoie-Marcus offre une partition fondée sur une chaîne d'attention : une première personne effectue un mouvement repris par une seconde personne située au loin, cette réinterprétation elle-même répétée par une troisième personne et ainsi de suite. Programmée dans le cadre de l'exposition de Brunette



Edith Brunette et François Lemieux, *Aller à, faire avec et passer pareil*, 2021. Vue de l'exposition. Photo : François Lemieux.

et Lemieux, la performance est d'abord annulée en raison d'un décret gouvernemental interdisant les rassemblements. Elle s'immiscera néanmoins de manière anonyme dans le quotidien du parc Jarry le soir du 8 octobre 2020, déroband un bref et prudent moment collectif aux consignes étatiques. Une autre exploration des résistances possibles se trouve dans la galerie. La vidéo *Vases communicants*<sup>4</sup> évoque métaphoriquement différents régimes de tension entre la destruction et la création, la lutte et la collaboration. Elle est également traversée par la notion de flux, qui se révèle tant dans la vulnérabilité d'un verre posé par terre que dans la voix de la narratrice qui invite à « bricoler, essaimer, se disperser comme de l'eau dans les renforcements de la ville ».

Ce tour d'horizon se termine enfin là où il a commencé, à la salle verte. Elle a été l'écrin de la performance *Lits de Procruste*, transmise en direct sur le web le 28 février 2021, où Brunette et Lemieux tentaient d'agencer leurs deux corps à un espace trop étroit dont ils débordaient, dont ils testaient les limites pour mieux les rouvrir et les transformer.

\* Dates initialement prévues du 7 octobre au 12 décembre 2020.

1. Edith Brunette et François Lemieux, « Habiter ce qui se défait », *Aller à, faire avec, passer pareil/Going To, Making Do, Passing Just the Same*, Montréal, Galerie Leonard et Bina Ellen Art Gallery, p. 11.
2. Traduction libre : Et voler est devenu si désagréable.
3. Marisa Berry Méndez, « Déplacement et discrimination : le travail des personnes migrantes au Canada », *Aller à, faire avec, passer pareil/Going To, Making Do, Passing Just the Same*, Montréal, Galerie Leonard et Bina Ellen Art Gallery, p. 59.
4. Aussi diffusée sur le site internet de la galerie du 9 au 29 novembre 2020.

Josianne Poirier est docteure en histoire de l'art et chargée de cours à l'Université du Québec à Montréal, à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue et à l'Université de Montréal. Dans son enseignement comme dans ses recherches, elle élabore une pensée de l'art dans les espaces publics, de la production de l'espace urbain et des formes du vivre-ensemble. À l'occasion de sa programmation 2020-2021, le centre d'artistes Dare-Dare l'accueille pour une résidence de réflexion théorique.